

Pyrotechnie vocale autour d'un voyage plombé

On attendait cette création à l'Opéra-Théâtre de Metz, d' « Il Viaggio a Reims » qui régale les fins gourmets rossiniens depuis la reviviscence de ce dramma giocoso de 1825, perdu puis retrouvé en 1977, avant d'être reconstitué en 1984 et qui fit, dès lors, le tour du monde. On sait que le contenu de son livret de commande est un non-événement puisque le voyage des sommités européennes prévu pour le sacre de Charles X, n'aura pas lieu, because la défaillance des chevaux de postillons qui plombera les invités à Plombières-les-Bains où ils vont se chamailler, se raconter des histoires loufoques, tomber en syncope, se palabrer, se jalouser, s'invectiver, s'amouracher, avant de se réconcilier autour d'un banquet, de chanter l'hymne allemand, puis le God save the Queen, une polonaise, une tyrolienne et une danse ibérique, en terminant par ce vieil air baroque « Vive Henry IV » dans le genre vaudevillesque ! Oui, on peut être frustré par l'absence d'intrigue au sens dramatique du terme.

Or, ce sujet pour le moins non théâtral, bascule, dans cette coproduction soudant dix-huit maisons d'opéras, dans une théâtralité un tantinet filmographique que l'on retrouve dans les bobines à la Ernst Lubitch. Pourquoi la magie opère-t-elle ? D'abord par la plume d'un Rossini (qui a coulé pour les trois quarts dans son « Comte Ory » duquel on reconnaît les airs), qui se copie sans cesse mais tient de la magie puisque le compositeur est parvenu à injecter dans ces jacasseries phraséologiques de Balocchi, une verve musicale stimulant l'action qui n'existe pas et à laquelle il substitue une mobilité excitante de tous les personnages.

Et ensuite par la grâce cocassement inventive du metteur en scène Nicola Berloff. C'est une pochade, décalée de l'ultra-restauration vers la parisienneté des années 1930. La transposition est succulente, d'autant qu'elle ne laisse pas une seconde de répit aux dix-huit rôles de solistes

chanteurs, frétilant, vibronnant à la Max Linder, entraînés, happés qu'ils sont dans ces vertigineux rouages à la précision horlogère. Voilà le tour de passe-passe qui fait que l'on gobe l'œuvre, ironiquement salonarde, campée dans des décors du plus blanc tu meurs aux tout en dégradés de couleurs et de lumières jusqu'aux ombres chinoises. Campée aussi dans des costumes à la mode d'entre deux guerres, avec chapeaux à plumes, fourrures froufrouantes, renards plus ou moins argentés, coiffures au rouleau, indéfrisables ou cheveux plaqués à la gomina.

Pour les chanteurs, ce n'est que vocalises, roulades, staccatos vocaux, traits de lames filant aux aigus, voire aux suraigus ou pastiches d'aria profonds. Tous enfilent leurs perles de bravoure. On n'a pas voulu réunir des perles belcantistes, mais atteler une équipe de dix-sept jeunes solistes qui n'ont peut-être pas tous le capiteux bouquet rossinien mais qui tirent leur épingle d'une partition redoutable. On ne saurait les citer tous, (50 représentations jusqu'en 2010 !) entre un Belfiore au ténor séducteur et brillant, une Corinna au soprano un peu trémulant, un comte russe au ténor en fusée, une Folleville au chic très parisien, un Don Profondo poussant sa basse avec accent, jusqu'à l'arrivée du très british Lord Sidney, la basse cérémonieuse accompagnée d'un virtuose solo de flûte à la Tulou...

Quintette, sextuors et ensembles tombèrent pile poil et l'O.N.L. (direction Acoccella) frétila de toutes ses doubles croches. Comme le disait notre confrère Tubeuf : « Rossini est un quinquina qui devrait être remboursé par la Sécu. » Fallait le dire. Mais pour les artistes, fallait le faire !

Georges MASSON